Le Sénégal

Autor(en): **Sever**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft von Bern**

Band (Jahr): **6 (1883-1884)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-321196

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Beilage Nr. 5.

Le Sénégal.

Conférence faite à la Société de géographie de Berne, le 15 novembre 1883, par M. le commandant *Sever*, attaché militaire de la République française en Suisse.

I.

MM. En acceptant de faire devant vous une conférence sur le Sénégal, j'ai sans doute trop présumé de mes forces. En dépit du proverbe : on dit toujours bien ce qu'on sait, je me méfie de moi-même. Mon voyage au Niger m'a appris certaines choses, mais j'en suis revenu aussi mauvais orateur que je l'étais auparavant et, si je n'avais compté sur votre bienveillance, je n'aurais pas osé, ce soir, prendre la parole.

La science pure ou le besoin de savoir pour savoir, le désir de propager notre civilisation et la nécessité de trouver de nouveaux débouchés à notre commerce sont les trois mobiles qui se réunissent pour pousser les Européens dans l'Afrique centrale.

Les voyageurs isolés qui ont soulevé un coin de voile s'accordent à dire que la région voisine du 15° N de latitude qui comprend le cours moyen du Niger et le lac Tsad est la plus peuplée du Continent. Jetons un coup d'œil sur la carte et voyons quels sont les divers chemins qu'on peut prendre pour arriver au lac Tsad.

La voie la plus courte, part du golfe de Guinée. C'est un Russe, M. *Rogazinski*, qui tente en ce moment même de pénétrer de ce côté dans l'Afrique centrale. Il s'est embarqué au Hâvre, il y a quelques mois, sur la Lucie-Marguerite, bateau qu'il a fretté à ses frais.

Permettez-moi de vous donner quelques détails sur cette expédition qui n'est encore connue que d'un petit membre de personnes. J'ai eu l'avantage de voir à Paris, l'an passé, M. Rogazinski. C'est de sa bouche que je tiens les remarques sur lesquelles il fondait, à cette époque, son espoir de réussir. Du Congo au lac Tsad, les cartes d'Afrique, même celles de *Petermann* qui sont cependant si complètes, présentent un grand espace blanc sur lequel on ne peut encore écrire que ces mots „région inexplorée". M. Rogazinski s'occupait précisément à faire une carte de cette portion de l'Afrique. Les seuls documents qu'il put alors trouver sur elle, je parle de 1882, étaient contenues dans les cahiers de Petermann, année 1861, où un appendice de M. Hassenstein traitait des lacs Liba.

On suppose que l'intérieur du pays présente une série de terrasses étagées, soutenant un plateau central sur lequel doivent exister un système de lacs analogues à ceux de la région Est de l'Afrique. Ces lacs ont reçu le nom de lacs Liba et on imagine qu'ils se déversent dans les grands cours d'eau qui sillonnent cette partie du Continent notamment dans le Schari tributaire du lac Tsad, et le Caméron qui se jette dans l'Atlantique en face de l'île espagnole de Fernâo-do-po.

La rade, dans laquelle se jette le Caméron, est désignée sous le nom de Qua-Qua. Elle a une forme qui rappelle celle de Brest.

Les indigènes établis à l'embouchure du fleuve (les Douala et les Bell) s'opposent à ce que les Européens pénètrent dans l'intérieur du pays, dans le but sans doute de conserver pour eux seuls le monopole du commerce qui se réduit ou à peu près aujourd'hui à l'huile de palmier que viennent chercher des bâtiments de Liverpool et de Hambourg.

Les pirogues qui descendent le fleuve avec un chargement d'huile ont une forme totalement différente de celles de la côte et les indigènes disent qu'elles viennent des grandes eaux.

L'intention de M. Rogazinski était de ne pas entrer en lutte avec les indigènes de la côte et de débarquer au Nord du pic Caméron, chez les Bakhwiri, peuplade réputée des plus paisibles.

Il comptait ensuite contourner ce pic pour atteindre les monts de la Lune, les dépasser et rejoindre le Caméron qu'il suivrait jusqu'aux lacs Liba.

S'il réussit dans sa tentative, M. Rogazinski essaiera plus tard d'aller des lacs Liba au lac Tsad en suivant le Schari.

Les Anglais tiennent les bouches du Niger et ils n'auraient qu'à remonter ce fleuve et son affluent le Binûe pour être à 400 km du but; cependant ils préfèrent la voie de l'Est, celle de Zanzibar qui est un peu excentrique et celle du haut Nil.

Cette dernière a l'avantage de n'être coupée par aucun désert. C'est le chemin qu'ont suivi les émigrations, successives parties du haut Nil, pour venir aboutir sur le cours inférieur du Sénégal et tout le long de cet immense parcours on est en contact avec des populations aux mœurs relativement douces qui échangent volontiers leurs produits contre ceux des Européens.

En venant du Nord, le chemin le plus direct pour aboutir au lac Tsad est celui qu'a suivi en 1866—67 Gerhard Rohlfs. Parti de Tripoli, il a constamment marché droit vers le Sud.

La nomination récente, comme consul d'Allemagne à Tripoli, du voyageur Nachtigal, qui de 1869 à 1873 a exploré les mêmes

régions, semble indiquer la tendance de la part des Allemands de pénétrer dans l'Afrique centrale par la Tripolitaine.

Les Français ont essayé d'arriver au résultat en partant de deux côtés à la fois, du Nord et de l'Ouest.

La route du Nord était la plus pénible, mais si le lac Tsad est réellement le point auquel on veut aboutir, elle était aussi la plus directe.

La mission confiée le 7 novembre 1879 au colonel Flatters par le ministre des travaux publics avait pour but „la recherche et l'é„tude d'un tracé de chemin de fer reliant l'Algérie au Soudan entre „le Niger et le lac Tsad".

Le colonel se mit en route une première fois, à la fin de janvier 1880. Trois mois après il devait revenir en arrière devant l'hostilité croissante des Touaregs. Il repartit en novembre de la même année. Le 16 février 1881, lui et sa mission étaient massacrés.

L'échec éprouvé par le colonel Flatters lors de son premier voyage avait engagé le gouvernement français à prendre le Sénégal pour base des nouvelles tentatives qu'il se proposait de faire dans le but de pénétrer jusqu'au Soudan. A vrai dire, on s'éloignait du lac Tsad, mais on avait l'avantage de parcourir toute la vallée du moyen Niger et cet avantage pouvait bien être payé par un certain allongement de la route.

Le terrain était tout préparé; la mission Galliéni, composée de 3 officiers et de 2 médecins, avait quitté la colonie au mois de mars 1879 pour se rendre à Ségou, capitale du Sultan Ahmadou. Chemin faisant le capitaine Galliéni avait signé avec les chefs du pays de Kita un traité qui les mettait sous le protectorat de la France et il était convenu qu'ils aideraient les Français à construire un fort.

Attaqués le 11 mai 1880 par les Bambaras, Galliéni et ses compagnons réussissaient à s'échapper et arrivaient à Ségou le 1er juin.

Le Sultan Ahmadou accueillit très mal ces ambassadeurs qui arrivaient les mains vides et sans refuser précisément de signer le traité que Galliéni était chargé de négocier avec lui, il s'arrangea cependant de façon à ne rien promettre. De son côté le capitaine Galliéni était bien résolu à ne pas quitter Ségou sans avoir accompli jusqu'au bout la mission qu'il avait acceptée.

Les choses en étaient là lorsque le Ministre de la marine obtint des Chambres un crédit suffisant pour organiser cette fois une véritable expédition. Une colonne mixte formée de soldats et d'ouvriers, sous les ordres du lieut.-colonel Borgnis-Desbordes devait s'avancer jusqu'à Kita et y bâtir un fort où on laisserait une garnison perma-

nente. Elle devait aussi, mais seulement si les circonstances le permettaient, s'avancer jusqu'au Niger.

Il importait en effet d'agir avec prudence et de ne pas froisser la susceptibilité d'*Ahmadou* qui retenait toujours comme ôtages les membres de la mission Galliéni.

Il était décidé en outre que la colonne expéditionnaire assurerait la sécurité d'une mission scientifique de 10 officiers sous les ordres du Cᵗ Derrien, chargée d'exécuter une reconnaissance du haut Sénégal et du haut Niger et de rechercher un tracé simple et économique de chemin de fer entre les deux fleuves.

C'est à cette mission que j'ai eu l'honneur d'appartenir et, en vous faisant le récit sommaire de nos travaux et des principaux évènements qui ont marqué notre voyage, je trouverai tout naturellement l'occasion de vous parler du pays et de ses habitants de façon à justifier le titre que j'ai donné à cette conférence le Sénégal.

II.

La mission *Derrien* a quitté Bordeaux le 5 octobre 1880. Le 15 elle débarquait à Dakar.

Dakar est à peu près la seule rade de toute la côte occidentale de l'Afrique où les navires soient en sûreté. La nature semble avoir tout fait pour y créer un port magnifique qui n'attend son complément que de la main des hommes.

Quelle différence avec Sᵗ-Louis où les bateaux de faible tonnage peuvent seuls aborder et encore à la condition que la barre du fleuve essentiellement variable veuille bien les laisser passer! Si la situation de Sᵗ-Louis à l'extrémité du fleuve en a fait, et avec raison, la capitale de la colonie, on peut dire que le seul port de cette dernière est Dakar.

Le temps n'est pas éloigné où ces deux villes seront réunies par un chemin de fer; les travaux sont en cours d'exécution. Plus tard il faudra faire de Dakar un port de premier ordre avec bassins de radoub, dépôts de charbon etc..... et pas un navire qui navigue dans cette partie de l'Atlantique ne passera sans le visiter.

C'est à ce résultat que tendaient les efforts du colonel *Pinet la Prade*, un des gouverneurs du Sénégal, lorsque sa mort a arrêté les travaux commencés. La jetée est incomplète; les rues sont tracées, mais on n'y a pas bâti; les fontaines publiques dont l'eau est excellente, ne coulent que pour quelques rares habitants et l'herbe pousse dans les allées ombreuses d'un magnifique jardin botanique où personne ne se promène.

16 heures de traversée et nous sommes en vue de Sénégal.

Un pilote indigène monté sur une pirogue accoste notre navire, tandis que les noirs restés dans la pirogue sondent le fond avec de grandes perches. Les hommes sont debout au milieu des vagues qui déferlent avec furie. Il semble parfois que la pirogue va être engloutie, mais elle reparaît un peu plus loin et les sondeurs hurlent, sans s'arrêter, au pilote les indications dont il a besoin.

Le bateau avance lentement; à un moment donné un choc, puis un traînement de quelques secondes, on sent que le navire glisse sur le sable; la barre est franchie.

Quatre heures plus tard nous étions à St-Louis (18 octobre).

La ville est bâtie en plein fleuve sur un ilôt de sable de 2,5 k de long sur 300 m de large. Quelques centaines de mètres seulement la séparent de l'Océan du côté Ouest. Du côté Est il n'y a que des marais.

La saison des pluies ou l'hivernage dure de juin à octobre et pendant cette saison les rives du fleuve sont inondées. Pendant les 7 autres mois de l'année les eaux se retirent, abandonnant sur le sol des détritus qui ne tardent pas à se décomposer et qui sont en partie la cause des fièvres qui déciment la population blanche.

Le palais du gouverneur et une avenue plantée de cocotiers sont les seuls objets dignes d'être cités de toute la ville de St-Louis.

Un pont en bois sur pilotis d'une longueur de 450 m, bâti par le général Faidherbe quand il était gouverneur, réunit l'île à la rive gauche du fleuve. Un pont semblable, mais de 200 m seulement la réunit à la rive droite.

Une bande de sable de 400 m de largeur sépare le fleuve de l'Océan. Deux villages nègres *Guet Ndar* et *Ndar Tout* prolongent la ville de ce côté et en sont comme les faubourgs. Les noirs, au nombre de 10,000 environ, qui peuplent ces villages, logent dans des cases cylindriques, en terre, d'environ 3 m de diamètre, recouvertes d'une toiture conique en chaume et percées de deux ouvertures rectangulaires qui servent de portes.

Quelques nattes, des calebasses contenant les aliments, un mortier à piler le mil, un chaudron en fonte et des armes pour la plupart de provenance européenne, sabres, couteaux, fusils sont les seuls objets qui décorent le sol ou les murailles nues de ces huttes. Les noirs les plus riches ont un coffre en bois. Ceux en très petit nombre qui ont fait fortune se servent de nos meubles, lits, fauteuils, chaises et quittent même leurs cases pour venir habiter l'intérieur de la ville.

En débarquant à St-Louis nous pensions que nous allions en repartir aussitôt pour le haut fleuve, les eaux baissaient de 0,12 m par jour et il fallait se hâter si nous voulions atteindre Médine en aviso.

Malheureusement nous n'étions pas seuls à partir. Il fallait organiser la colonne expéditionnaire qui devait nous accompagner et l'approvisionner ainsi que nous-mêmes des vivres nécessaires. Les départs ne purent se faire que par portions successives les 22 et 30 octobre et les 5 et 11 novembre.

Nous quittons enfin St-Louis et le fleuve déroule devant nos yeux éblouis son large ruban de 6 à 700 m d'un vert émeraude aux scintillements de l'argent entre des rives basses et boisées peuplées de tout un monde d'oiseaux aux couleurs éclatantes.

Le 21 novembre notre aviso s'arrête à 7 h. du matin en avant du banc de sable de Djandòli-Sendé. Un canot se détache, va sonder la passe et revient en déclarant qu'on ne peut pas aller plus loin.

Nous étions à 600 km de St-Louis et à 300 de Médine. Un mois plus tôt les 300 km restants auraient exigé de nous un voyage de 4 jours en aviso; tandis que nous allions en dépenser 20 de fatigues improductives.

En partant de St-Louis, on avait eu le soin de nous donner un chaland, c'est-à-dire un bateau plat dont l'arrière avait été transformé en cabine au moyen de quelques planches mal ajustées. C'était avec lui que nous devions remonter le fleuve quand la navigation en aviso ne serait plus possible. Le moment était venu de nous en servir.

Notre nouvelle embarcation avait environ 10 m de long sur 2 de large; la cabine longue de 3 m était destinée aux officiers. Nous étions douze et en nous asseyant sur les bancs de bois, nous étions aussi serrés que les voyageurs d'un omnibus au complet. Notre maigre bagage venait encore augmenter l'encombrement. Dans les 7 m restants, s'arrangeaient comme ils pouvaient, au milieu des caisses de toute espèce, nos deux sous-officiers blancs et une vingtaine de noirs, passagers de qualité, trop grands seigneurs pour qu'on put les faire suivre à terre.

A l'avant du bateau étaient deux caisses en bois doublées de tôle pour qu'on put y faire du feu. Elles n'étaient fermées que sur 4 faces et représentaient nos cuisines.

Quinze à vingt noirs, y compris nos tirailleurs ordonnances, marchaient sur la berge en tirant une corde d'une cinquantaine de mètres fixée au mât du chaland et nous faisaient avancer.

Le terrain était glissant et un faux pas d'un des tireurs faisait parfois dégringoler toute la file de ses camarades. A certains mo-

ments la corde se prenait dans les arbustes des rives et on s'arrêtait pour la dégager, ou bien le bateau qui avait évidemment la tendance de serrer la rive de très près s'engageait sur un banc de sable et il fallait le désensabler.

Cette dernière opération exigeait la mise à l'eau d'une quinzaine d'hommes; on faisait reculer le chaland jusqu'à ce qu'il flottât à nouveau et on reprenait alors un autre chemin.

Nos tireurs à la cordelle suivaient d'habitude la rive gauche ou rive française, mais celle-ci devenait parfois si mauvaise qu'il était de toute nécessité de gagner la rive droite ou rive maure. Les tireurs s'embarquaient et nous traversions le fleuve à la rame en reculant de 4 à 500 m grâce au courant.

En marchant exactement sans s'arrêter du lever au coucher du soleil, c'est-à-dire pendant 13 heures, nous faisions de 10 à 12 km par jour. Aussi avec quels cris de joie vîmes-nous arriver dans l'après-midi du 23 novembre un petit bateau à vapeur du commerce qui descendait le fleuve.

Le réquisitionner et nous faire remorquer par lui aussi loin que possible était venu subitement à l'idée de chacun de nous. Nous crions au patron noir du bateau de stopper, il nous répond „Avaries" et continue son chemin en forçant la marche. Nous tirons quelques coups de fusil en l'air pour appuyer nos sommations, le bateau file toujours. Une minute d'hésitation de plus, il allait nous échapper. Nous dirigeons alors nos balles dans son sillage et cette fois le patron obéit. Devinant nos intentions, il vient lui-même dans son canot, nous expliquer que le palier de l'arbre de sa machine est cassé, qu'il n'a plus de charbon et ne peut nous être d'aucune utilité.

Un de mes camarades sortait comme moi de l'école polytechnique; nous nous rendons à bord du bateau à vapeur bien résolus, au cas où les avaries signalées seraient insignifiantes, à nous transformer nous-mêmes en mécanicien et en chauffeur si les titulaires de ces emplois font des difficultés pour revenir en arrière.

Un des paliers qui soutient l'arbre de couche de la machine remue un peu en effet, mais pas assez pour compromettre la marche du bateau. Quant au combustible, le foyer peut brûler du bois et nous ne serons pas embarrassés pour en trouver sur les rives.

Nous disons donc adieu pour quelque temps au tirage à la cordelle, notre vitesse devient quadruple et comme nos noirs sont grimpés sur le bateau à vapeur, nous sommes seuls sur le chaland, c'est tout profit.

En quelques jours nous rattrapons nos camarades de la colonne expéditionnaire partis avant nous. Désormais nous sommes sûrs d'arriver en même temps qu'eux à Médine où doit commencer notre

travail, aussi rendons-nous sa liberté au patron de notre remorqueur qui s'empresse de redescendre à St-Louis.

III.

Les noirs du Sénégal peuvent se diviser en deux grandes catégories, les autochtones comprenant les Wolofs et les Mandingués et les étrangers Peuls ou Toucouleurs qui se sont nouvellement installés dans le pays à la suite de conquêtes ou d'émigrations pacifiques.

Les Wolofs habitent le Oualo au Nord de St-Louis et le Cayor au Sud. Ils sont en partie chrétiens, en partie mahométans, en partie idolâtres. Leur type est celui que la majorité de nos compatriotes attribue à tort à tous les noirs, lèvres épaisses, nez épaté, front déprimé, cheveux laineux et courts.

Les Mandingués présentent à peu près les mêmes caractères ethnographiques, mais les traits sont moins accentués et la couleur de la peau est moins foncée.

Ils se subdivisent en deux grandes familles, les Malinkés sur les deux rives et surtout au Sud du Sénégal et du Backoy, les Bambaras plus au Nord et s'étendant jusqu'au Niger. Les Bambaras se reconnaissent aux trois balafres qu'ils portent sur chaque joue, signe caractéristique dont ils ne manquent jamais de marquer leurs enfants. Ils sont généralement mahométans assez tièdes. Les Malinkés au contraire sont pour la plupart restés idolâtres.

Il n'y a aucune corrélation entre la langue des Wolofs et celle des Mandingués.

Les Peuls et les Toucouleurs sont des émigrants, arrivés dans le pays il n'y a pas bien longtemps. Leurs langues se ressemblent beaucoup. Les Peuls, disent-ils, descendent d'une fille et les Toucouleurs d'un fils d'un même père.

A l'origine les Peuls étaient idolâtres, ils sont musulmans aujourd'hui. Au Sénégal ils n'ont réussi à former que de petites agglomérations isolées, les villages de Podor et de Médine par exemple. Sur le Niger au contraire ils ont fondé de grands royaumes dont le plus rapproché des possessions françaises est le Massina.

Le général *Faidherbe* les regarde comme les descendants de l'ancienne race à qui on doit la civilisation égyptienne; chaque fois que les Egyptiens ont eu à se représenter par la peinture ils ont toujours teinté leur peau en brun foncé. Si nous en avons fait des blancs, c'est que nous n'imaginions pas des nègres au nez droit, aux lèvres minces, aux cheveux longs et plats. C'est pourtant le type qu'on retrouve chez les Peuls et leur manière de natter leurs cheveux et de se coiffer vient encore à l'appui de cette ressemblance. Les

migrations successives des Egyptiens devenus des Peuls auraient donc suivi exactement le chemin que prennent aujourd'hui les Anglais pour aboutir au lac Tsad.

Les Toucouleurs sont arrivés les derniers et déjà convertis à l'islamisme. Ce sont des mahométans fervents et fanatiques au moins en apparence. Ils se sont établis par la force dans le Fouta (de Saldé à Bakel) et un de leurs prophètes *Si el hadj Omar* a même essayé de fonder un grand empire noir mahométan embrassant le haut Sénégal et le haut Niger.

Un moment *Si el hadj Omar* a pu croire qu'il allait réaliser son rêve, mais sa puissance est venue se briser devant les murs de Médine où après un siège infructueux de 97 jours son armée a été taillée en pièce par le général *Faidherbe,* accouru au secours des défenseurs du poste. Son fils Ahmadou ne commande plus réellement aujourd'hui que le royaume de Ségou dont se sont détachées successivement les peuplades que le sabre d'Omar avait soumises et qui depuis ont su reconquérir leur indépendance.

Empires ou républiques, les états qui avoisinent le Sénégal sont des fédérations mal définies de villages obéissant chacun à un chef plus ou moins indépendant, plus ou moins important. Tel personnage qui commande à trois ou quatre villages prendra le titre de roi. Ailleurs chaque chef de village sera souverain.

Quand un noir veut devenir propriétaire il va trouver le chef du village et lui exprime son désir. Le chef lui désigne une partie du sol encore en jachère et fixe une redevance annuelle qui lui sera payée à lui et à ses successeurs par l'intéressé ou ses descendants. L'homme défriche le terrain qui lui a été assigné, le sème et à partir de ce moment le chef ne peut plus le lui enlever; le champ devient l'héritage de ses enfants jusqu'au jour où la famille dispersée laissera à nouveau le sol se recouvrir de ronces.

Dans la région qui avoisine le fleuve les bords de la rivière sont à peu près seuls cultivés. Dans l'intérieur du pays les noirs donnent la préférence aux plateaux élevés de quelques centaines de mètres au-dessus du niveau général de la plaine que recouvrent les inondations annuelles et qui est le plus souvent littéralement envahie par d'énormes roseaux.

Ils récoltent du mil, du maïs, des pastèques, des arachides, du riz, du sésame, des haricots, des gombos, sorte de légume rappelant le cardon, du tabac. Le cotonnier pousse spontanément à l'état d'arbuste et à côté de lui vient l'indigo.

Les quelques essais de plantation qui ont été tentés au Sénégal prouvent qu'on peut y faire en quelques années des arbres magni-

fiques et il est probable que les essences australiennes, eucalyptus, accacias s'y acclimateraient très vite.

Le pays produit en outre du beurre végétal, de la gomme, de la cire, des oiseaux, des plumes d'autruche, de l'ivoire, des peaux. Les gisements de minerai de fer y sont abondants et à fleur du sol.

Les noirs sont surtout agriculteurs. Ils ont des troupeaux, mais en moins grand nombre qu'on pourrait le croire. La majeure partie de leur bétail provient des Maures, avec qui ils font des échanges.

Leurs outils et leurs armes, lorsqu'ils ne sont pas de provenance européenne, sont fabriqués dans le pays par des artisans appartenant à des castes spéciales, les forgerons et les cordonniers.

Forgerons et cordonniers vivent à part et se marient entre eux dans chaque classe. Tout fils de forgeron est forcément forgeron, tout fils de cordonnier, cordonnier. Pas plus que les fellahs de l'Egypte, ils ne sont admis à changer de métier.

Chaque village possède au moins un forgeron. Il fabrique et répare les armes et les instruments de la communauté. En revanche, chaque habitant est tenu de lui fournir une certaine quantité de mil.

Le cordonnier confectionne tout ce qui est objet en cuir, mais à l'inverse du forgeron il traite à forfait avec ceux qui lui demandent ses services. Exceptionnellement et ce qui n'arrive jamais pour les forgerons, la ligne de démarcation qui existe entre les agriculteurs et les cordonniers peut être franchie. Si ceux-ci deviennent trop nombreux dans un village, le chef afferme des terres à quelques-uns d'entre eux.

La caste des forgerons est destinée à disparaître avec l'accroissement des échanges entre noirs et Européens. Le pays regorge de minerais de fer excessivement riches dont la récolte n'exige que la peine de se baisser, mais pour en tirer le métal il faut faire une provision de bois, construire un fourneau en terre, agencer des peaux de bêtes de façon à en faire une machine soufflante et au prix de ces efforts très pénibles on n'obtient qu'une simple loupe qu'il faut encore forger et façonner en outil. Les noirs qui sont en contact avec les Européens trouvent donc plus simple de leur acheter des outils tout faits et de leur donner en échange des arachides ou de l'ivoire.

La production du fer est limitée aujourd'hui aux seuls objets que ne fournit pas la fabrication européenne et au maniement desquels les indigènes sont habitués. Leurs instruments aratoires très simples et même quelques-unes de leurs haches se font toujours en fer du pays. Les haches sont un simple morceau de métal muni

d'un tranchant et emmanché dans un bâton à la façon des haches en silex des hommes de l'âge de la pierre.

Les mêmes causes font que l'industrie du tissage n'existe plus ou à peu près depuis que les cotonnades européennes pénètrent en abondance dans le pays.

Le summum de la fabrication indigène consiste dans la confection de pagnes ou bandes d'étoffe larges de 10 à 15 cm. Les pagnes teints ou non sont réunis ensemble de façon à donner une pièce d'étoffe assez grande pour pouvoir être employée à l'habillement.

Les gens riches portent une sorte de grande chemise formée de deux morceaux de calicot réunis ensemble par une couture sur les épaules et par un nœud à la partie inférieure. Cette chemise s'appelle un boubou. Un boubou et un bonnet constituent à eux deux un vêtement complet, mais si simple soit-il sa confection exige un travail considérable quand il est en étoffe du pays. En échangeant contre nos cotonnades quelques-uns de leurs produits agricoles les noirs font une réelle économie.

Les représentants des beaux-arts n'ont pas plus échappé que ceux des arts industriels, forgerons et cordonniers, à l'obligation de former une caste fermée. Les griots sont poëtes, musiciens, chanteurs et bouffons. A ces qualités qu'elles partagent avec leurs maris, les griottes joignent celles de danseuses.

La seule fonction des griots consiste à récréer qui les paie. Ils chantent les louanges de qui les fait vivre en entremêlant parfois à la louange de dures vérités, car ils ont le droit d'insolence. On méprise leur personne, on craint leur langue, mais on aime ce qu'ils donnent, leur esprit, leurs talents.

Pour les cerveaux faibles et ils sont nombreux chez les noirs, le griot apporte en plus avec lui une sorte de terreur mystérieuse. Il est rare qu'il ne soit pas sorcier. Tout noir, quelle que soit sa condition, peut le devenir à la condition d'être plus intelligent que ses compatriotes, mais il faut reconnaître que la majorité des sorciers sont des griots.

Qu'ils soient chrétiens, musulmans ou idolâtres, les noirs croient aux sorciers. L'expression d'idolâtres appliquée aux noirs du Sénégal qui ne sont ni chrétiens, ni musulmans est inexacte. Ceux qu'on désigne ainsi n'ont en réalité aucune religion. Ils n'ont ni idoles, ni culte, ni prêtres.

Les notions de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la vie future leur sont totalement inconnues. J'en ai interrogé un grand nombre et régulièrement je n'ai obtenu que cette réponse : „Je ne comprends pas ce que tu veux me dire“. Si je ne m'étais adressé qu'à des

illettrés il aurait pu me rester des doutes, mais ceux d'entre eux qui avaient reçu de l'instruction et qui étaient au courant de nos théories religieuses, qui y croyaient même, étaient unanimes à me déclarer que leurs compatriotes n'en avaient pas la moindre idée.

L'inconnu, le mystérieux, les frappent cependant comme ils frappent les enfants.

Ils ne se préoccupent guère des phénomènes astronomiques et je crois bien exagérés les récits des voyageurs qui nous montrent des sauvages tremblant à propos d'une éclipse, parce que selon eux un gros chat ou tout autre bête a avalé la lune. Pour eux, le jour succède à la nuit; le soleil, la lune, les étoiles se lèvent et se couchent; parce que c'est comme cela. L'habitude leur tient lieu de raisons.

Il n'en est pas de même des phénomènes vitaux. Les noirs redoutent les maladies, les caïmans, les serpents, les lions, les tigres et c'est de l'exploitation de ce sentiment que vivent les sorciers.

Le médecin chez eux est un sorcier et il l'était bien un peu chez nous, il n'y a pas encore longtemps.

Pour se protéger des bêtes le moyen est simple et original; on s'adresse aux parents et aux amis de ces animaux. Chaque famille du Sénégal compte en effet dans ses ancêtres un animal quelconque. Les noirs ont inventé le transformisme avant Darwin. On ne mange jamais de l'animal dont on est le parent et réciproquement l'animal ne mange pas les hommes qui sont ses cousins.

Chaque village du bord du fleuve a son guieultamé ou charmeur de caïmans et les gens les plus dignes de foi affirment à qui veut les entendre qu'ils l'ont vu entouré de ces sauriens, leur parlant et s'en faisant suivre.

Un de nos cuisiniers descendait de la perdrix, mon tirailleur ordonnance descendait d'un poisson. C'étaient de petites gens; s'ils avaient été parents du lion ou seulement son ami intime, comme le sont généralement sorciers et griots, ils auraient vécu sans travailler en vendant à beaux deniers comptants des lettres de recommandation destinées à protéger de la griffe de leur compère ceux qui les portaient. Ces lettres de recommandation s'appellent des grigris. Ce sont des objets quelconques de petites dimensions, tête de coq, fragment d'écorce d'arbre, cousus dans des sachets de cuir. On les porte où l'on veut, au bras, sur la poitrine, sur les reins.

Grigris contre les maladies, grigris contre les bêtes, il est certain qu'on pouvait en imaginer contre le couteau ou la balle du fusil et ils existent en effet.

La foi des noirs en leurs grigris est énorme; on en a vu se frapper d'un coup de couteau en pleine poitrine pour prouver l'excellence de leur talisman. Sur le fleuve, les mariniers traversent à la nage sans hésitation de grands espaces où abondent les caïmans lorsqu'ils ont leur grigri au bras. Si on les en dépouille on ne parvient pas à les faire se mettre à l'eau.

Quand la balle tue un noir ou qu'un caïman l'emporte malgré son grigri, cela ne prouve rien contre les grigris en général; l'homme qui le portait avait été trompé, son grigri ne valait rien, la clientèle du sorcier qui l'a fourni s'en ressent, voilà tout.

C'est qu'en effet les sorciers ne mettent pas en jeu une puissance surnaturelle; ils n'ont pas fait alliance avec le diable comme nos sorciers du moyen-âge, ils ne sont pas des intermédiaires entre l'homme et une puissance supérieure, c'est en eux-mêmes que réside le pouvoir de guérir, de protéger et au besoin de faire surgir tels évènements qu'il leur plaît.

Quand la colonne expéditionnaire du colonel Borgnis-Desbordes fut arrivée à Badumbé (100 km au-delà de Médine), un sorcier du pays nous fit l'honneur de nous exorciser. La nuit venue, il déposa dans un coin du village quelques grains de poudre sur un fragment de calebasse et au moment où après y avoir mis le feu la fumée se perdait dans les airs, il s'écria, à la grande joie de son auditoire : „que l'armée des blancs se dissipe comme le vent disperse cette fumée".

Dans l'esprit des assistants pas un de nous ne devait revoir son pays.

Tiéma, un de nos interprètes apprend la chose; il se fait livrer le sorcier et l'amène garotté au colonel en suppliant celui-ci de faire couper le cou au sorcier, seul moyen de conjurer l'exorcisme. Naturellement le colonel refuse et après une forte semonce renvoie le malheureux sorcier qui tremblait de tous ses membres; mais *Tiéma* et les noirs de la colonne trouvaient le colonel bien imprudent. „Ce maraboutage nous portera malheur, répétaient-ils, et il était si simple de s'en préserver!"

Si le pouvoir de nuire aux blancs avait résidé dans une puissance supérieure mise en jeu par l'exorcisme et non dans le sorcier lui-même, il n'aurait pas suffi, comme le désirait *Tiéma* de supprimer le sorcier. Le tuer pouvait être une vengeance, mais ce qu'il aurait fallu surtout, c'était apaiser par une cérémonie, un sacrifice quelconque, la divinité irritée, et *Tiéma* avait trop peur pour qu'il ne l'ait pas demandé.

La base de l'organisation sociale chez les noirs c'est l'esclavage entendu comme on le comprenait dans les sociétés antiques et mon rapide tableau des mœurs du Sénégal serait incomplet, si je ne vous en disais pas un mot.

Se reposer pendant qu'un autre travaille pour soi, faire des bénéfices sans se donner de peine est l'idéal de tout le monde, noirs ou blancs. Il n'y a pas si longtemps qu'on a démontré chez nous qu'à prix égal le travail libre avait un rendement supérieur au travail esclave et beaucoup d'Européens ne sont pas encore convaincus de cette vérité économique. Quoi d'étonnant à ce que des nègres l'ignorent?

L'esclavage a existé dans des sociétés blanches aussi policées que peut l'être la nôtre à Athènes, à Rome et le servage du moyen-âge n'était qu'un esclavage déguisé. Il n'a été aboli en France et dans les seuls domaines royaux que sous le ministère de *Necker,* il y a à peine un siècle. Il a disparu plus tard encore des autres pays de l'Europe et il a fallu un vote de l'assemblée nationale pour le supprimer dans nos colonies. Ce n'est pas seulement au Sénégal, mais dans toute l'Afrique centrale que fleurit l'esclavage et les Arabes ne le désignent pas autrement qu'en disant : „*Bled es Soudan, bled el Ousfan*“ (le pays des noirs, le pays des esclaves).

On devient esclave ou plus exactement captif, puisque c'est le mot consacré, par fait de guerre.

Deux peuplades se battent; tout ce qui n'est pas tué dans le combat est emmené en captivité par le vainqueur.

Il est rare que celui-ci garde les captifs qu'il a faits lui-même. Pour rendre les évasions moins faciles il va les échanger ou les vendre le plus loin possible de leur pays d'origine.

Les captifs sont employés à la culture de la terre et aux travaux domestiques.

Ceux qui font preuve d'un caractère doux ne tardent pas à être bien traités par leur maître.

Ils sont de même race et vivent de la même façon que lui. Ce sont plutôt des serviteurs que des esclaves. Leur sort n'est en rien comparable à celui des nègres qu'on exportait autrefois en Amérique. Sauf le droit de disposer d'eux-mêmes, car leur maître conserve toujours la faculté de les vendre, ils n'ont rien à envier aux hommes libres de la nouvelle tribu dont ils font partie et ceux qui se distinguent par leur intelligence remplissent même parfois la fonction d'intendant des biens de la maison.

Lorsqu'un captif se marie, ses enfants sont eux aussi la propriété du maître, mais il est rare que celui-ci, après un temps plus

ou moins long, n'afferme pas à son captif marié une petite propriété sur laquelle il vit. De captif domestique, il devient captif de case; il paie à son maître une certaine redevance ou lui donne une partie de son temps et lui-même peut à son tour avoir des captifs.

Il y a dans cette organisation sociale une certaine ressemblance avec ce qui se passait à Rome où l'influence du patricien s'accroissait de toute celle de ses affranchis.

Les hauts dignitaires des royaumes nègres sont le plus souvent des captifs. Par ambition, des hommes libres se font volontairement captifs de la couronne, afin d'être revêtus d'un emploi public. Le cas est rare cependant; la qualité d'homme libre est estimée à ce point que ce dernier si misérable qu'il soit, conserve le droit de s'asseoir avant tout captif si haut placé qu'il puisse être.

Ce n'est donc que par la guerre que se perpétue l'esclavage et sans elle, ainsi que le dit M. le général *Faidherbe**), l'esclavage domestique à force de s'adoucir, disparaîtrait de l'Afrique comme il a disparu des autres parties du monde.

Nos établissements militaires du Sénégal sont trop peu importants pour que nous tentions d'imposer par la force aux peuplades voisines l'obligation de se passer d'esclaves; mais tout en vivant en bonnes relations avec les peuples esclavagistes qui nous entourent notre action pour la suppression de l'esclavage est autrement efficace que si nous nous mettions à inciter à la révolte les captifs qui sont à nos portes.

Ceux-ci sont faits à leur sort et ne sont pas trop malheureux.

Ce qui importe, c'est de faire sur terre ce que nos vaisseaux ont fait sur mer, de supprimer la traite et à chaque poste nouveau que nous établissons dans l'Est de l'Afrique, nous faisons disparaître un ou plusieurs marchés d'esclaves.

Les principaux acheteurs sont les Maures. En leur interdisant la rive gauche du Sénégal, le général *Faidherbe* les a forcés à se rejeter sur le haut fleuve et sur le Niger pour leurs approvisionnements.

Le pays de l'Afrique occidentale producteur des esclaves est maintenant le Ouassoulou. Les marchés qu'il alimente disparaîtront à leur tour quand, dans quelques années, nous serons maîtres de la navigation du Niger.

IV.

Une fois à Médine, le premier soin de la mission scientifique fut de reconnaître les environs du poste et de choisir un emplacement

---

*) Le Soudan français, 2e partie, 1883.

convenable pour mesurer la base qui allait servir de point de départ à tout son travail. Le commandant *Derrien* s'arrêta à la plaine du Félou, vaste plateau de grès où la roche n'est recouverte par rien et qui avait le rare avantage de nous offrir une surface relativement plane. Le prolongement du Félou barre le fleuve et y crée une série de chutes ou de rapides dont la hauteur totale est de 18 mètres.

La comparaison des hauteurs barométriques prises les mêmes jours et aux mêmes heures à St-Louis et à Médine nous permit de calculer l'altitude de ce dernier point. Avant notre départ de St-Louis, nous nous étions entendus dans ce but avec des observateurs de bonne volonté.

Un de nos camarades, M. le lieutenant de vaisseau *de Kersabiec* avait déterminé astronomiquement la longitude et la latitude de Médine. La base mesurée, il fallait la rattacher au point ainsi déterminé et l'amplifier ensuite en la raccordant aux premières stations de triangulation générale, pour lesquelles nous avions naturellement choisi les sommets des principales collines qui avoisinent Médine.

Ces travaux, les levés de détail des environs du poste poussés jusqu'aux rochers de Khayes sur le Sénegal à 16 km en aval et l'organisation de notre caravane nous prirent du 12 décembre au commencement de janvier.

Voici les seuls moyens d'action qu'il avait été possible de mettre à notre disposition.

Chacun des 10 officiers disposait personnellement d'un cheval pour lui, d'un âne pour ses bagages et d'un tirailleur noir ordonnance. Le commandant *Derrien* avait en plus un spahi.

Le convoi général pour les approvisionnements et les instruments comportait 30 ânes et 3 mulets sous la conduite de 18 noirs.

Nous avions en outre deux sous-officiers blancs et 3 interprètes indigènes montés et 3 domestiques noirs qualifiés du nom de cuisiniers à qui nous avions imposé la terrible responsabilité de transporter nos 3 chronomètres sur la tête.

En tout 49 hommes dont 36 noirs, 15 chevaux, 3 mulets et 30 ânes. Toute latitude nous était d'ailleurs laissée pour nous procurer à prix d'argent des hommes du pays lorsque nous en trouverions.

Avec d'aussi faibles ressources et surtout avec l'obligation de nous rendre d'un point à un autre dans un espace de temps rigoureusement calculé d'après la quantité de vivres que nous pouvions emporter, nous devions nous multiplier et travailler sans arrêt du lever au coucher du soleil, si nous voulions rapporter un travail

complet, sérieux et ne pas nous borner au traditionnel itinéraire de tous les voyageurs.

Le détail de l'emploi d'une de nos journées en dira plus que tous les récits que je pourrais faire.

A 5 h. réveil, à $5^1/_2$ départ des topographes et géodésiens.

Un officier d'avant-garde allait reconnaître le nouveau terrain de campement, afin d'éviter une perte de temps à l'arrivée de la colonne et de nouer, si c'était possible, des relations avec les habitants quand il y en avait.

Il partait seul avec son ordonnance à pied et un homme du pays lorsqu'on avait pu en trouver.

Deux officiers restaient sur place, s'occupant à faire lever le camp. Ils conduisaient ensuite le convoi.

Lever le camp était peu de chose; nous avions au début deux ou trois petites tentes, mais elles étaient restées en route comme matériel encombrant et nullement indispensable; chacun dormait où il était, sans matelas, sans abri.

Conduire le convoi était une œuvre plus délicate. Figurez-vous une quarantaine de nègres résolus à travailler le moins possible, se querellant dans une langue inconnue, installant pour commencer, tant bien que mal, des charges inégales sur de malheureux ânes épuisés et poussant ensuite devant eux à grands renforts de cris et de coups de bâton le troupeau hétéroclite décoré du nom de convoi, chevaux efflanqués et poussifs mis haut le pied, mulets succombant sous le faix, ânes rétifs et essoufflés, bœufs porteurs, moutons et chèvres destinés à la boucherie, le tout avançant pêle-mêle, se débandant quittant à chaque instant le chemin à peine tracé qu'il fallait suivre pourtant et vous aurez une idée de ce que devaient souffrir les malheureux officiers qui, aidés de deux sous-officiers blancs, devaient amener à l'étape cet amalgame baroque d'hommes et de bêtes à qui étaient confiées la totalité de nos ressources.

C'étaient cependant les malades qui recevaient cette mission à titre de soulagement à leurs fatigues. Ils arrivaient au lieu du rendez-vous vers 1 h. de l'après-midi, bien avant les travailleurs.

Ceux-ci étaient partis en emportant un morceau de viande et un biscuit pour leur déjeûner; les topographes au nombre de quatre suivaient des pistes différentes indiquées la veille par le chef de la mission; les deux géodésiens grimpaient sur les sommets qu'ils pouvaient atteindre.

Les montagnes n'avaient guère que 300m d'élévation, mais qu'elle dépense de force pour gravir ces pentes où nul pied humain ne s'était jamais posé, où il n'y avait que pierres roulantes et arbustes

épineux! Quand ils arrivaient au faîte d'une de ces collines, les géodésiens tombaient parfois n'en pouvant plus. Le peu d'eau emportée avait été le plus souvent consommée pendant cette rude ascension sous un soleil de feu; la salive leur manquait et force leur était d'attendre que le sang battit moins vîte dans leurs artères, que le repos leur apportât un peu de calme. Ils savaient cependant que chaque minute de retard était pour eux une cause de plus de souffrance, car le soleil montait toujours et les moustiques et les abeilles allaient tourbillonner autour d'eux et gêner leurs observations.

Quatre heures de marche pour l'étape, 2 pour l'ascension, 1 pour la descente, 2 pour les observations, total 9; on ne pouvait pas songer à faire plus d'une station par jour.

Le commandant *Derrien* venait généralement en aide aux géodésiens, d'autrefois il remplaçait un topographe fatigué ou pris d'un accès de fièvre subit; il s'efforçait en un mot de parer à ce que nous redoutions le plus, un manque d'observations qui aurait nécessité un arrêt dans notre marche, arrêt rendu impossible par la pénurie de nos approvisionnements en vivres.

Entre 3 et 4 heures du soir, chacun arrivait au rendez-vous, un grand arbre qui servait de point de repère, un ruisseau ou un groupe de cases où l'on espérait trouver un peu de lait. On était exténué et cependant il fallait travailler encore malgré le soleil qui brûlait, le vent qui emportait la feuille de papier où se promenait le crayon; c'était le moment de la mise au net du travail du jour.

La nuit venue chaque officier veillait à tour de rôle.

Le lendemain on avait la fièvre et il fallait marcher quand même, aller de l'avant, l'estomac chargé de bile, la tête en délire. Une fois à l'étape on soignait les malades quand on le pouvait. Un vomitif et du sulfate de quinine étaient presque les apéritifs obligés de chaque repas.

C'est dans ces conditions déplorables, au milieu d'une population hostile, bestiale et qui guettait, pour se déclarer contre eux, le moment où les blancs à bout de forces ne pourraient plus avancer, que la mission *Derrien* a exécuté en trois mois un levé de 600 km carrés basé sur une triangulation d'ensemble.

Le jour de notre arrivée à Kita, 11 février 1881, le canon grondait à quelques kilomètres en avant; nous hâtons notre marche, mais nous n'arrivons à rejoindre nos camarades de la colonne expéditionnaire que pour célébrer avec eux la prise de Goubanko.

Le colonel *Borgnis-Desbordes* avait résolu de détruire ce village qui était la terreur des caravanes et dont les habitants avaient pris

part l'année précédente à l'attaque de la mission Galliéni. Les pièces de montagnes mises en batterie ne parvenaient pas à faire brèche dans les murailles, les munitions allaient manquer, lorsqu'un dernier boulet abattit un pan de mur. Les tirailleurs s'élancèrent aussitôt à l'assaut, la bataille était gagnée.

L'effet moral de notre victoire fut énorme et le colonel *Borgnis-Desbordes* put dès lors commencer la construction du fort de Kita où il devait laisser une garnison permanente.

Pour accomplir jusqu'au bout notre mission, nous eussions dû gagner le Niger, malheureusement l'état politique du pays ne permit pas au colonel de nous laisser aller plus loin. Il fallait en effet entrer dans le royaume de Ségou et le Sultan *Ahmadou* aurait pu faire payer cher cette violation de territoire au capitaine *Galliéni* et à ses compagnons qu'il retenait prisonniers.

L'un de nous seulement pût accompagner jusqu'à Mourgoula un aide-de-camp du colonel. Il n'était plus qu'à 100km du Niger!

Néanmoins les renseignements que nous avions recueillis étaient assez précis pour que nous nous soyons fait la conviction que de Mourgoula aux roches de Sotuba où le Niger commence à être navigable, le tracé du chemin de fer projeté ne rencontrerait aucun obstacle sérieux. De Médine à Mourgoula nous savions à quoi nous en tenir; non-seulemement il était possible de relier ces deux points par un chemin de fer, mais nous rapportions en outre les éléments nécessaires pour dresser la carte au $^1/_{100\,000}$ dont j'ai l'honneur de vous montrer un specimen.

Après un séjour d'un mois à Kita utilisé comme celui de Médine à mesurer une base et à explorer les environs, nous quittions le colonel *Borgnis-Desbordes* le 9 mars 1881 pour regagner le poste de Bafoulabé en passant par le Gangaran, pays encore inconnu et où Mungo-Park avait seul pénétré autrefois.

Là encore nous essayons de travailler, mais nous sommes à bout de forces, la plupart de nos instruments sont faussés, il n'y a plus de confiance à avoir dans nos chronomètres et nous sommes réduits à nous contenter d'un simple itinéraire.

A Médine, nous reprenons en chalands la voie du fleuve; cette fois nous descendons le courant au lieu de le remonter et la navigation se fait plus facilement. Nous vivons toujours très mal, c'est vrai, mais nous ne travaillons plus et notre esprit est en repos.

Cependant, au fur et à mesure que nous descendions le fleuve, les mauvaises nouvelles allaient en grandissant. *Abdoul bou Bakar*, le souverain du Fouta, s'était révolté, il interceptait toute communication entre les deux postes de Matam et de Saldé. La colonne partie

de St-Louis pour le combattre, n'avait pas réussi à l'atteindre et son convoi attaqué par les Toucouleurs n'avait été sauvé que par le dévouement de l'escadron de spahis qui l'escortait. Que fallait-il croire de tout cela? Devions-nous attendre à Matam, devions-nous continuer notre route?

L'avis presqu'unanime était de marcher coûte que coûte; en marche donc! Il y avait sans doute beaucoup à rabattre de tous ces bruits.

Le 3 mai, un peu avant le coucher du soleil, nos chalands passaient à quelque distance d'un campement Maure. Dès qu'ils nous aperçoivent, les Maures accourent sur la berge, ils nous injurient, entrent dans l'eau et nous jettent des pierres qui ne viennent pas jusqu'à nous. Le chenal de la rivière suit heureusement la rive gauche, heureusement aussi la nuit va venir et le campement des Maures est trop loin pour qu'ils retournent y chercher leurs fusils.

Nous passons sans répondre à leurs provocations, mais assez inquiets de ce qui arriverait le lendemain. Nous ne nous arrêtons que lorsque l'obscurité est complète et nous nous gardons soigneusement.

Dès le point du jour nous reprenons notre marche. Les Maures ne tardent pas à nous rejoindre et les scènes de la veille recommencent de plus belle. Sur la rive gauche, les Toucouleurs s'amassent eux aussi et leur nombre grossit d'un moment à l'autre. Nos tireurs à la cordelle peuvent à peine avancer, les noirs qui sont avec nous sur les chalands se préparent à tout hasard au combat en se revêtant de leurs grigris enfouis jusque là au fond de coffres ou de sacs.

Tout-à-coup et comme par enchantement Maures et Toucouleurs se dispersent, nous restons seuls sur le fleuve, les rives sont désertes.

Vers 3 heures du soir un cavalier apparaît sur la berge et hèle nos chalands, c'est un hérault d'armes d'*Abdoul* qui vient voir ce que nous voulons. Allions-nous cette fois être assaillis pour tout de bon?

Un de nos interprètes part en parlementaire. Il revient bientôt. „*Abdoul bou Bakar* avait appris que nous avions avec nous deux „chefs indigènes et pour affirmer son autorité aux yeux des popu„lations rangées sous son commandement, il tenait à ce qu'il fut „bien établi que si nous passions sans être inquiétés, l'influence de „ces chefs n'y était pour rien."

En réalité *Abdoul* abandonné d'une partie de ses contingents et réduit à l'impuissance, avait demandé la paix à St-Louis, c'est ce que nous apprenons le soir même de la bouche d'un chef Maure qui nous donne enfin la clé du rébus que nous ne pouvions déchiffrer.

Nos noirs remisent leurs grigris dans leurs caisses; désormais, pensons-nous, nous voilà tranquilles.

Ce pronostic n'était pas tout-à-fait vrai. Dans l'après-midi du 5 mai, nous voyons de loin le fleuve barré dans toute sa largeur par 6 ou 700 noirs placés côte-à-côte; d'autres garnissent les rives. Ce sont des pêcheurs nous disent les noirs qui nous accompagnent. Ils remontent ainsi le fleuve en criant pour effrayer les poissons et ceux-ci affolés se laissent prendre.

En effet, en avançant nous distinguons les petits filets que les hommes tiennent dans chaque main et dont ils frappent l'eau, mais derrière les filets il peut y avoir des couteaux et des fusils sur la berge. Pour la centième fois depuis 3 jours, nous préparons nos armes.

Le chaland qui est en tête aborde les pêcheurs qui l'entourent aussitôt et essaient de l'arrêter. Ils ne sont pas armés, mais ils ont le nombre et empêtrés comme nous le sommes au milieu de nos bagages, les pieds mal assurés sur le plancher mouvant de nos bateaux, il est certain que notre résistance ne serait pas longue. Tous nos chalands sont successivement entourés comme le premier par les noirs qui s'efforcent de les prendre d'assaut. Qu'un coup de feu tiré par un homme affolé éclate, c'en est fait de nous.

Tout se borne heureusement à force coups de poing distribués sans compter de part et d'autre; le courant entraîne les chalands et les grappes humaines qui veulent les retenir et celles-ci finissent par lâcher prise. Nous reformons notre petite flottille à quelques cents mètres plus loin, tandis que les pêcheurs se groupent à nouveau pour reprendre la pêche interrompue en continuant à nous invectiver.

Cinq jours après nous atteignions les eaux profondes, abordables en toute saison aux avisos. Quelques jours encore et ce sera St-Louis, Dakar, la France!

Une fois à Paris, notre premier soin fut de mettre de l'ordre dans nos minutes et de dessiner la carte dont je peux vous présenter un spécimen.

Pendant ce temps une deuxième expédition s'organisait. Une épidémie de fièvre jaune retarda les préparatifs et le colonel *Borgnis-Desbordes* dût repartir avec 350 combattants seulement au lieu de 1000 qu'on voulait lui donner.

Tandis que des ouvriers chinois et marocains construisaient à Kayes des maisons d'habitation, des magasins et commençaient la pose des premiers rails du chemin de fer, le colonel marchait vers le fort de Kita pour le ravitailler; chemin faisant, il complétait les défenses de Bafoulabé et fondait un nouveau fort à Badumbé.

Arrivé à Kita, il réunissait 200 de ses meilleurs marcheurs; à la tête de cette petite troupe, il se montrait sur le Niger et s'avançait ensuite jusqu'à Kéniéra pour essayer, mais inutilement de surprendre le chef noir *Samory* qui s'était déclaré contre nous et tenait la campagne avec un millier de cavaliers et une nombreuse infanterie.

Au mois d'octobre 1882, le colonel *Borgnis-Desbordes* repartait une 3me fois avec 500 hommes.

L'*Almamy* de Mourgoula s'était ménagé des intelligences avec *Samory,* son village fut détruit; Daba, village fortifié où s'étaient retirés les instigateurs du massacre de la mission *Galliéni,* était pris d'assaut. Le 5 février 1883 on posait avec solennité la première pierre du fort de Bamakou et le 12 avril *Samory* qui s'était imprudemment avancé jusqu'au camp français était complètement battu.

Si el hadj Omar avait rêvé de fonder dans le Soudan un grand empire noir. *Samory* n'est qu'un marchand d'esclaves. Son armée ne lui sert qu'à se procurer des captifs qu'il vend ensuite aux Maures. La défaite que lui a infligée le colonel *Borgnis-Desbordes* le mettra pour longtemps sinon pour toujours dans l'impossibilité de continuer son révoltant trafic.

Comme après les victoires du général *Faidherbe* sur les Maures, les marchés d'esclaves reculent encore une fois du côté de l'Est. La première partie du but poursuivi par la France est atteinte; une série de postes fortifiés jalonnent et protègent la route du Sénégal au Niger, de Médine à Bamakou; une ligne télégraphique ininterrompue relie Paris à Bamakou par les îles du Cap Vert; la tranquillité règne dans le pays; les travaux du chemin de fer sont poussés avec autant de rapidité que le permettent le climat et les faibles moyens d'action dont on dispose.

C'est un grand pas de fait, car on n'attendra certes pas que ces travaux soient achevés pour transporter à Sotuba des canonnières démontables qui rendront les Européens maîtres du cours du Niger jusqu'à Boussa.

Tout n'est pas fini, c'est certain; bien des déboires, bien des rencontres sanglantes nous attendent encore, mais dès maintenant la voie est ouverte et que l'avenir dise ou non que le chemin de fer du Sénégal au Niger est une œuvre commerciale utile, la France n'en aura pas moins eu la gloire de frayer à la civilisation un chemin dans l'Afrique centrale.